

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



La traduction

Réal Paquette

Volume 5, Number 1, Spring-Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12860ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paquette, R. (1982). La traduction. *Lurelu*, 5(1), 3-6.

par Réal Paquette

Nous vivons dans un univers biculturel et bilingue. Que ce soit à cause de la proximité des États-Unis ou à cause des deux langues officielles du Canada, nous sommes quotidiennement submergés de textes traduits, souvent sans même nous en rendre compte. La littérature pour enfants n'y échappe pas... ne doit pas y échapper.

C'est pourquoi nous avons voulu engager la discussion avec des spécialistes du domaine. Le texte qui suit, sans être un compte rendu «en bonne et due forme», se veut le reflet des échanges que nous avons eus avec Paule Daveluy et Maryse Côté, auteures et traductrices bien connues, Hélène Charbonneau, coordonnatrice des services aux enfants de la Bibliothèque de la Ville de Montréal, et Marie-Jeanne Robin, de Communication-Jeunesse.

L'évolution de la situation

Selon les statistiques compilées par Paule Daveluy, en partie d'après les subventions à la traduction accordées par le Conseil des Arts du Canada, en partie d'après diverses sources bibliographiques¹, il s'est fait au Canada, entre 1950 et 1970, dix-huit traductions françaises de livres pour enfants et quinze versions anglaises; de 1970 à 1978, vingt et une vers le français, dix-sept dans le sens contraire. Au cours de cette dernière période, douze ouvrages bilingues ont été publiés. En 1980-1981, dix oeuvres ont été traduites dans notre langue, et cinq dans l'autre langue officielle.

L'augmentation radicale du nombre de traductions est fort significative du désir de faire connaître aux deux nations du Canada les chefs-d'oeuvre littéraires de chacun des deux principaux groupes culturels.

Mais le plus important dans tout cela, c'est que maintenant la très grande majorité des traductions françaises sont faites au Québec. Il fut une époque, malheureusement trop longue, où les oeuvres du Canada anglais étaient «expatriées» en France pour être traduites. Elles nous revenaient imprégnées d'une autre mentalité, d'un autre contexte socio-linguistique, que les petits Québécois et les petites Québécoises avaient parfois bien du mal à saisir. Paule Daveluy l'avait compris: «Consciente de cet apport à l'éducation d'un peuple qu'est la lecture de ses meilleurs auteurs, j'ai toujours trouvé aberrant que nos écoliers canadiens-français apprennent l'anglais dans des livres faits aux États-Unis et que les jeunes canadiens-anglais apprennent le français dans des bouquins écrits en France ou en Belgique. Les oeuvres faites pour eux par des auteurs et des illus-

trateurs qui habitent leurs décors et qui leur ressemblent leur apportent une connaissance plus approfondie de leur pays, de son étonnante diversité, de ses héros et de ses coutumes; en somme, ces oeuvres nourrissent leurs racines².» Et elle ajoute, en présentant la collection des Deux Solitudes-Jeunesse: «... il est temps que nos traducteurs et nos éditeurs locaux remplacent les traducteurs et les éditeurs étrangers dans ce travail de repossession de nos richesses. Paris, Londres, New York ont trop longtemps choisi à leur guise les livres à éditer et les traducteurs pour que nous n'occupions pas enfin ces domaines où nous pouvons faire aussi bien, sinon mieux qu'eux³.»

Cette «repossession de nos richesses» joue un double rôle. En effet, en plus de nous permettre de traduire chez nous ce qui est nôtre, «nos traductions peuvent, selon Hélène Charbonneau, rendre service aux Français en leur faisant connaître notre réalité, car nous sommes les plus outillés pour «rendre» la langue de chez nous, notre contexte, etc.». Un exemple frappant: le livre de Mordecai Richler qui, à la suite d'une erreur au sujet des droits d'édition, a été traduit simultanément en France et au Québec. Chez nos cousins d'outre-Atlantique cela donna *Le croque-moutard*, alors que Jean Simard intitula sa traduction québécoise *Jacob Deux-Deux et le vampire masqué*. Nos jeunes d'ici, qui ne sont pas moutards pour deux sous, auront tôt fait leur choix!

Le traducteur

Comment devient-on traducteur de livres pour enfants?

Il semble que la carrière de Paule Daveluy ait été marquée par une suite d'heureux hasards. Elle nous apprenait en effet

que c'est par hasard qu'elle s'est mise à écrire pour les enfants; que c'est encore par hasard qu'elle est devenue traductrice; et qu'enfin, puisque le hasard fait si bien les choses, elle s'est retrouvée directrice de la collection des Deux Solitudes-Jeunesse aux éditions Pierre Tisseyre.

Maryse Côté, elle aussi, est d'abord auteure. On dit souvent, dans le métier, que pour bien traduire des poèmes, il faut presque que le traducteur soit lui-même poète. Cela serait-il vrai aussi dans le cas des livres pour enfants... Nos

deux traductrices ne semblent pas vouloir faire mentir l'adage.

Selon Maryse, «traduire développe le sens critique». C'est particulièrement vrai chez les auteurs-traducteurs. Ils connaissent bien le public auquel s'adressent les oeuvres et savent quelles tournures seront bien accueillies. Lorsqu'on



Dans l'ordre habituel: Maryse Côté, Hélène Charbonneau, Paule Daveluy et Réal Paquette.

«... maintenant la très grande majorité des traductions françaises sont faites au Québec. Auparavant, les oeuvres étaient expatriées en France pour y être traduites.»

«sent» un texte comme Maryse sait le faire, on peut alors se permettre certaines libertés: inverser des paragraphes par exemple, afin de rendre la lecture plus facile et plus accessible. Ce qui importe avant tout, c'est de respecter le rythme de l'auteur; car chacun a le sien, un peu comme sa marque de commerce.

Par ailleurs, Paule nous disait qu'Elizabeth Yates avait trouvé *En avant voyageurs!* plus beau que son propre texte original. Venant de l'auteure, c'est un compliment bien agréable à entendre, surtout quand on sait que les critiques littéraires parlent très rarement des traducteurs. La traduction est un art. C'est en fin de compte le traducteur qui donne la vivacité au texte dans la langue d'arrivée. Il serait temps qu'on lui donne le crédit de son oeuvre...

La traduction

«Peut-on passer d'une langue à l'autre sans trahir les intentions de l'auteur, sans détruire l'ambiance de l'oeuvre originale, mais, en même temps, sans désorienter le jeune lecteur en le transportant dans un contexte qui lui est étranger?» Cette question de Jacqueline Guillemain-Flesher est très importante. Je pense que nous y avons en partie répondu lorsque nous affirmions que les traductions faites ici étaient beaucoup plus proches des réalités nord-américaine, canadienne et québé-

coise que celles qui ont pu être «commissées» en France il y a quelques années.

Le fond et la forme demeurent primordiaux. Il importe d'en connaître tous les angles, d'en être bien imprégné, afin de rendre le contexte linguistique et culturel avec le plus de justesse possible.

La traduction de livres pour enfants semble poser un problème supplémentaire: «En effet, la transposition d'une langue dans l'autre se double alors, pour le traducteur, d'une autre opération: la traduction à l'intérieur même de sa propre langue, c'est-à-dire le pas-

bordonnées et principales exécutent des chassés croisés; c'est ce qu'on pourrait appeler la retraduction syntaxique.

Il ne s'agit pas de tout simplifier à l'extrême, sous prétexte que nos jeunes Québécois(es) ne comprennent pas le langage trop compliqué. Si on veut que nos traductions aient un but à la fois ludique et pédagogique, il ne faut pas décourager le jeune lecteur ou la jeune lectrice.

Paule et Maryse ne semblent pas éprouver cette sorte de difficultés. Le fait que toutes les deux soient d'abord auteures de livres pour enfants leur facilite sûrement la tâche: toutes ces opérations se font automatiquement.

Martine Karnoouh-Vertalier abonde dans le même sens: «Traduire ce n'est pas non plus se contenter de calquer mot à mot le texte, c'est tenir compte des contraintes propres à la langue traduisante, pour retrouver un langage authentique que l'enfant pourra reconnaître et réutiliser⁶.»

Si la traduction «sent» la langue de départ, l'enfant aura de la difficulté à reconnaître un langage qui lui est propre ou réutilisera ce «mauvais français»; on passe alors à côté de l'objectif pédagogique.

La traduction littérale trahit — tous sont d'accord là-dessus — et elle peut parfois se doubler d'un mauvais choix de registre, ou de niveau de langue,



sage du langage adulte dans un langage pour les enfants⁵.»

En français, le langage écrit est souvent très compliqué, très élaboré. Ce sont des habitudes qui se sont imposées et qui rendent parfois un texte simple relativement complexe. Cela explique pourquoi la lecture a longtemps été élitiste. Si on veut la rendre accessible, il faut alors simplifier l'écriture. Le traducteur de livres pour enfants doit utiliser un vocabulaire simple, qui décrit concrètement les réalités que l'on veut exprimer; il doit opérer une retraduction lexicale. Il doit aussi respecter un ordre grammatical logique et simple; employer des coordinations plutôt que de longues phrases où su-



«On dit souvent, dans le métier, que pour bien traduire des poèmes, il faut presque que le traducteur soit lui-même poète.»

parce que trop calquée. Voici un exemple, un peu cocasse, mais tout de même fort malheureux, cité par Martine Karnoouh-Vertalier: «Parfois encore, le registre de la langue est totalement faussé, comme dans la traduction du savoureux manuel de savoir-vivre de Sesyle Joslin... *What do you say, Dear?* («Qu'est-ce qu'on dit, mon chéri?»), où l'admonestation maternelle rituelle pour obtenir des formules «bien élevées» comme «merci beaucoup», «pardon», «s'il vous plaît», devient le distingué mais incompréhensible *Que dites-vous, cher ami?*».

Les problèmes pratiques

Mis à part le choix du niveau de langue qui pose un problème particulier parce que l'enfant, contrairement à l'adulte, n'est pas apte à faire la part des choses et à reconnaître facilement les divers registres, les autres écueils que l'on peut rencontrer sont, je pense, communs à toutes les traductions, qu'elles soient pour un public d'adultes ou d'enfants.

Ainsi, le titre doit toujours être «accrocheur». Un bel exemple que *Les chemins secrets de la liberté* (traduction de *Underground to Canada*, par Paule Daveluy), où le mot «secret» attire l'attention des jeunes, éveille leur curiosité, sans trahir le contenu du titre original.

Emily of New Moon deviendra-t-elle Émilie ou Emily de la Nouvelle lune? Si on laisse Emily, l'enfant décodera qu'elle est anglophone. Tout ce que le traducteur peut trouver pour aider à conserver l'ambiance originale doit être retenu. Ici, le fait de garder l'orthographe anglaise ferait en sorte que l'enfant, dans son imaginaire, soit dépaycé, sans que cela nuise à la compréhension de l'histoire. Par contre, si le mot anglais suggère une image (*New Moon*, par exemple), il faut trouver un correspondant français afin que l'enfant saisisse bien le contenu de l'expression.

Un autre problème pas facile à résoudre: Comment traduire les «jargons». Le jargon écossais ou américain, ce n'est ni du joul ni de l'argot

même: il ne faut pas désorienter le jeune lecteur, nous l'avons déjà dit; il doit se reconnaître dans le texte écrit ICI et traduit ICI, sans toutefois tomber dans les anglicismes et les canadianismes de mauvais aloi.

Le choix de l'oeuvre à traduire

Comment choisit-on? L'éditeur regarde d'abord du côté des prix littéraires; s'abonne à des revues spécialisées dans la littérature pour enfants; scrute les critiques et, enfin, consulte des spécialistes du milieu.

Un(e) bibliothécaire peut aussi suggérer la traduction de certains ouvrages. Hélène Charbonneau, par exemple, peut dire quels sont les livres que les jeunes préfèrent. Selon elle, le premier critère dans le choix du livre à traduire, qui se répercute inévitablement dans le choix des lectures des jeunes, est celui du sujet ou du genre littéraire. Vient ensuite la présentation extérieure du livre, sa beauté plastique.

Les goûts des jeunes anglophones et des jeunes francophones sont différents. Il est donc important que l'éditeur en tienne compte. Il faut aussi ajouter que les enfants sont assez conformistes dans le choix de leurs lectures; ils ont souvent peur d'être joués. C'est un argument de poids qui doit influencer la présentation de l'oeuvre, son titre, etc.



parisien. On ne fait pas non plus parler un pêcheur de la Nouvelle-Écosse comme un académicien. À quoi l'enfant accrochera-t-il? Probablement à un langage familier qui fait «vrai» et qui est très près de la langue parlée. Afin de s'assurer alors que la traduction est claire et compréhensible, il faut la «tester» à haute voix (j'ai cette manie même pour les traductions de textes économiques!). C'est là qu'on voit ce qui accroche et ce qui passe bien.

Que dire des *running shoes* (espadrilles? baskets? souliers de course?), des *T-shirts* (polos)? Le matin, prend-on le déjeuner ou le petit déjeuner? La réponse à toutes ces questions est la



«Le fond et la forme demeurent primordiaux. Il importe d'en connaître tous les angles, d'en être bien imprégné, afin de rendre le contexte linguistique et culturel avec le plus de justesse possible.»

L'avenir de la traduction de livres pour enfants

Une chose est claire: sans le programme de subventions à la traduction du Conseil des Arts du Canada, depuis 1972, peu de traductions seraient faites ici.

Selon nos spécialistes, la vente du livre en traduction est assez modérée. Les causes? Problèmes de distribution, de promotion, d'information. Pour qu'un livre se vende, il faut le faire connaître. Une plus grande communication entre les éditeurs francophones et les éditeurs anglophones serait souhaitable. Ainsi, nous pourrions faire connaître nos oeuvres des deux côtés de l'Outaouais et inciter les maisons d'édition à traduire davantage nos meilleurs ouvrages.

Il semble aussi que les Québécois ne manifestent pas beaucoup le désir de lire des traductions. On ressent encore cette espèce d'engouement pour ce qui est québécois, pour ce qui est «pure laine». Mais cela demeure le choix des adultes. Le contraire n'est pas vrai. Par exemple, le meilleur livre publié au Canada anglais est la traduction de *Jeanne, fille du Roy* de Suzanne Martel, *The King's Daughter!*

Le talent, autant chez les auteurs que chez les traducteurs, ne manque pas. Il suffit d'avoir l'oeil ouvert et d'aller le chercher.

Notes

- 1 Paule Daveluy, «Les livres canadiens pour la jeunesse en traduction», in *In Review*, août 1980, p. 14.
- 2 Paule Daveluy, *ibid.*, p. 14.
- 3 Paule Daveluy, «Une richesse nouvelle: la collection des Deux Solitudes-Jeunesse», in *Canadian Children Literature*, p. 6.
- 4 Jacqueline Guillemin-Flesher, «Contes et romans pour enfants. La traduction parfaite, une utopie?», in *La revue des livres pour enfants*, nos 57-58, décembre 1977, p. 20.
- 5 Jacqueline Guillemin-Flesher, *ibid.*, p. 11.
- 6 Martine Karnoouh-Vertalier, «Traduction ou adaptation? Quelques réflexions sur les textes des livres illustrés traduits de l'anglais pour les tout-petits», in *La revue des livres pour enfants*, no 76, décembre 1980, p. 28.
- 7 Martine Karnoouh-Vertalier, *ibid.*, p. 26.

Bibliographie des traductions

Paule DAVELUY

Dans la collection des Deux Solitudes-Jeunesse aux éditions Pierre Tisseyre:

- *Écoute, l'oiseau chantera*, traduction de *Listen for the Singing*, de Jean Little.
- *Deux grands ducs dans la famille*, traduction de *Owls in the Family*, de Farley Mowat.
- *Les chemins secrets de la liberté*, traduction de *Underground to Canada*, de Barbara Smucker.
- *Émilie de la Nouvelle lune*, traduction de *Emily of New Moon*, de L.M. Montgomery.

Chez Héritage:

- *En avant, voyageurs!* de Elizabeth Yates.

Maryse CÔTÉ

Chez Héritage:

- *Le tambour de Montcalm*, Wilma Pitchford-Hays.
- *Tikta'liktak*, James Houston.
- *L'archer blanc*, James Houston.
- *Canilou*, Eric Munsterhjelm.

Chez Fides:

- *La vieille sauvage*, Ebbitt Cutler.

Chez Pierre Tisseyre:

- *La malédiction du tombeau viking*, Farley Mowat.
- *Le dernier voyage du Scotlan*, Bill Freeman.
- *Premier printemps sur les bancs de Terre-Neuve*, Bill Freeman.

